

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Le silence de la pensée. L'immanence une et multiple de Pierre Bertrand, Montréal, Humanitas, 1995

par Lawrence Olivier

Politique et Sociétés, n° 30, 1996, p. 195-197.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040044ar>

DOI: 10.7202/040044ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le silence de la pensée. L'immanence une et multiple

de Pierre Bertrand, Montréal, Humanitas, 1995

«(...) un jour, peut-être, le siècle sera deleuzien» écrivait Michel Foucault dans une recension de deux ouvrages de Gilles Deleuze (*Différence et répétition, Logique du sens*). Certes, c'était là une invitation à lire le travail de son compatriote, d'en montrer l'importance pour les années à venir, mais je crois qu'il y avait plus encore dans cette déclaration : le siècle sera peut être un jour deleuzien car il nous faut maintenant essayer de penser l'immanence. L'époque actuelle rejette les grands récits, les systèmes moraux, c'est-à-dire les systèmes de valeurs à prétention universalisante. Il y a aujourd'hui un peu partout dans le discours réflexif un refus de la transcendance. Ne faut-il pas alors s'interroger sur cet autre de la transcendance que représente l'immanence ?

Il y a peu de textes philosophiques ou même de philosophes, à l'exception de Deleuze, Bertrand et de quelques autres, qui se sont penchés sur l'immanence. Il y a à cela plusieurs raisons parmi lesquelles il faut souligner que l'immanence a presque toujours été envisagée à partir d'un point de vue transcendantal. L'immanence occupe dans notre imaginaire théorique une place particulière. Elle représente le danger du désordre; elle est associée à la violence, au déchaînement de l'animalité. En effet, et singulièrement dans la pensée politique, il y a une phobie de l'immanence parce qu'elle est souvent représentée sous la figure de l'état de nature, celle de la guerre de tous contre tous. Sans État, pense-t-on, la société risque de tomber dans l'anarchie et le chaos ? N'y-a-t-il pas un danger à laisser l'être humain à lui-même; un risque de retour de la violence ou de retomber dans notre nature animale d'où la civilisation nous a arraché. C'est sur cette peur de l'homme, de la violence que les philosophies de la transcendance ont pu s'imposer et récuser toute pensée de l'immanence. Par exemple, en accusant d'anarchiste ou de nihiliste une pensée qui refuse de proposer une alternative à ce qu'elle critique, qui rejette l'idée d'avoir à proposer quoi que ce soit. En critiquant les institutions sans rien proposer, on laisse libre cours, nous dit-on, aux passions, aux intérêts et aux émotions; c'est ouvrir la voie au désordre, à la désorganisation sociale, à une forme d'anarchie ou de nihilisme dont le danger ultime est le retour de la société totalitaire : nazisme ou communisme ?

Est-ce bien cela l'immanence ? Est-elle bien ce danger qu'on dénonce un peu partout, cette menace qu'on dit inévitable en l'absence de systèmes de valeurs universels ou transcendants. L'immanence est-elle condamnée à n'avoir d'existence et de réalité qu'à travers les systèmes philosophiques de la transcendance ? Est-il possible de la penser en dehors des représentations habituelles, d'un certain imaginaire théorique qui a contribué à délimiter non seulement ce qui est pensable mais ce qui est faisable dans l'ordre politique. À ces questions, il faut répondre par l'affirmative, mais cela ne va pas sans bouleverser certaines des idées les mieux ancrées dans notre univers intellectuel.

La pensée de l'immanence rompt avec le couple liberté/finitude qui est à l'origine des philosophies de la transcendance. Elle commence par nier l'existence. En fait, plutôt que de partir de l'idée d'homme - de sa finitude et de sa liberté -, il s'agit de montrer que l'être est non pas une essence, mais qu'il est une puissance d'acte, une puissance toujours en action et en mouvement à la source de tout ce qui existe. L'immanence est la puissance absolue sans commencement ni fin, auto-immanent et autosuffisant. Tout vient de l'immanence et y retourne, c'est-à-dire de la violence fondatrice de toute chose. Elle institue et détruit tout, elle est à la fois puissance de création et de destruction. La puissance à la différence de la force, pour reprendre une distinction nietzschéenne, s'apparente à la volonté, elle est qui ce qui affecte et peut être affecté dans un processus sans fin (mouvement perpétuel). L'affect se caractérise par l'esprit de domination et de commandement qui rend l'existence à toute chose. C'est l'être, car on ne peut imaginer l'apparition d'une chose sans violence, sans cette volonté de puissance, pour utiliser l'hypothèse nietzschéenne, qui cherche à exister sous une forme ou une autre. L'existence ne s'impose et ne se construit, ne vient à l'être, que grâce à la violence (à la puissance), à une violence qui permet de donner forme (existence) à ce qui n'en a pas. Il n'y a rien qui soit déjà là, ni donné (faits, nature), ni en puissance (potentialité). Il n'y a que la puissance d'être.

Penser l'immanence, c'est d'abord éviter de porter un jugement moral sur la violence ou même d'essayer de la conjurer. Il est impossible de la contrer, elle est toujours déjà là, la force primitive qui rend l'existence possible. Sans violence, il n'y a pas d'existence possible, il n'y a pas d'être au monde qui puisse émerger. La violence est la condition de possibilité de tout. En ce sens, on peut dire avec Pierre Bertrand que la transcendance est réactionnaire dans la mesure où elle est toujours une volonté de contraindre la force, de réduire l'existence à des formes acceptables et déterminées. Elle est un élément essentiel des mécanismes de gestion sociale des individus (de l'être ensemble) qui émergent et s'imposent dans les sociétés. La transcendance contribue à rendre acceptable des formes particulières de violence.

Si c'est cela l'immanence, n'a-t-on pas alors raison de s'en méfier, de se prémunir contre les dangers de la violence ? C'est là l'attitude que la pensée réflexive a adopté depuis toujours. Ce que montre Bertrand, c'est précisément l'inanité de cette attitude; l'impossibilité de contrer l'immanence et surtout la nécessité de la vivre pleinement. Aucun système de valeurs (aucune transcendance) ne peut empêcher la violence. L'immanence est toujours là; elle resurgit à chaque fois qu'on essaie de la contraindre ou de la dominer. Elle est la puissance d'être.

Cependant, à l'encontre de Bertrand, pour qui l'acceptation de l'immanence débouche pour celui qui adopte une telle attitude sur une éthique de la joie, de libération complète parce qu'il est capable d'accepter la vie dans sa totalité (le bien et le mal), je ne crois pas à une telle éthique. La pensée de l'immanence a d'abord et avant tout pour valeur le pathos. Pour Deleuze, le pathos, c'est d'abord «une disposition de la pensée» qui

consiste à ne jamais prévoir d'avance l'avenir; c'est être «bienveillant» par rapport au mouvement de l'histoire, aux événements et aux singularités qui émergent. Cette bienveillance n'est pas la joie, car le pathos c'est avant tout le désespoir. La pensée de l'immanence ne peut aboutir qu'à une vision tragique de l'existence, c'est-à-dire à l'impossibilité de lui donner un sens qui soit véritablement du sens. La vision tragique de l'immanence renvoie au néant de toute forme d'existence, à l'inanité des efforts humains pour trouver un sens à son expérience. La liberté, l'égalité, l'amour, chimères de moralistes, de ces vautours sales et puants, apôtres de la bienséance, qui guettent leurs proies pour en arracher la peau sanguinolente et dévorer toutes ces carcasses sans vie. Ne les voyez-vous pas crier de plaisir, manifester leur joie d'être repus à si bon compte. Comment pourrait-on se réjouir d'une telle perspective ? Quelle joie peut-il y avoir à observer ces gypaètes charognards ? Le penseur de l'immanence n'a qu'une seule éthique ou plutôt qu'un seul mode d'être, celle du pathos. Il n'est ni le prophète de la mort et de la destruction, ni l'annonciateur de la décadence; il ne peut que contempler sa propre destruction, imminente. Je ne vois pas quel plaisir il peut y avoir à contempler la destruction et le néant. Le contemplateur n'espère rien; il observe les forces qui s'affrontent et les ruines qu'elles laissent une fois la bataille apaisée. Mais il refuse de croire que ces ruines soient autre chose que la faillite de l'idée d'Homme et que la guerre, le massacre, puisse prendre fin avec la victoire d'un camp.

Lawrence Olivier

Université du Québec à Montréal